

François Burgat (CNRS-IREMAM)

*L'islamisme au Maghreb : la voix du Sud*

Introduction

Karthala, 1988, Payot (Petite bibliothèque) 1995, 2008

(p.7-12)



Dans le vaste concert des idéologies, le Nord méditerranéen, grand producteur, grand exportateur, doit compter depuis quelques années avec un concurrent qui a entrepris, depuis le Sud, de saper ses certitudes et de lui disputer sa clientèle. Abordé en français, ce nouveau venu parle arabe ; dans « laïcité » il entend « matérialisme » et répond « spiritualité » ; à Etat, il oppose *umma* et à démocratie, il préfère *choura*. Et les arguments qu'échangent depuis 10 ans adeptes et adversaires de ces nouvelles références résonnent à l'oreille des observateurs comme un parfait dialogue de sourds.

Pour les élites modernisatrices du Sud, le langage militant de l'islam politique -car c'est de lui qu'il s'agit- a odeur de menace. Pour le Nord, ce « Vive Dieu ! » des islamistes est tout autant reçu comme message de défiance et de rejet. Sur une toile de fond d'incertitudes économiques, de frustrations politiques et de crise culturelle, l'islamisme, cette nouvelle voix du Sud, n'en poursuit pas moins son chemin.

L'inflation terminologique (« islamisme », « fondamentalisme », « intégrisme », « khomeinisme », « Frères musulmans », etc.) née de la plume intriguée, puis inquiète de ses observateurs occidentaux attestent autant l'intérêt qu'il soulève que la difficulté qu'éprouve le regard extérieur à le saisir dans sa diversité comme dans son essence. Dans l'inconscient de l'Occident et dans les titres de ses gazettes, les nationalistes font

aujourd'hui pâle figure au palmarès des repoussoirs. Avec leurs indépendances et leur nationalisation, Nasser et Ben Bella, détrônés, ont rejoint le magasin des « grands hommes » apprivoisés par l'histoire. Même si l'amalgame du regard médiatique lui permet parfois de survivre à sa déchéance et de voler, au prix de quelques méprises, un peu de la gloire intégriste, Kadhafi – brillant nouveau venu au rayon des épouvantails – est en voie, lui aussi, d'être dépassé. Depuis près de 10 ans en effet, c'est au miroir de Khomeiny et de son orchestre terroriste que l'Occident mesure sa difficulté à se situer dans un monde où il a perdu le monopole de la parole, et certaines de ses plus ethnocentriques théorisations, leurs prétentions à l'universalité.

Comprendre l'islamisme, c'est être d'abord capable de mesurer, à défaut de les éviter, l'effet de ces pièges en tout genre de la démarche orientaliste, dont l'inventaire s'est considérablement enrichi au cours de la décennie, mais dont l'imprévisible diversité reste à l'évidence redoutable. C'est donc, à défaut de démêler le moi de l'autre dans l'écheveau des discours, demeurer au moins conscients des limites de l'entreprise d'objectivation.

Encore faut-il choisir la bonne distance pour l'observation : s'approcher suffisamment de l'objet pour être en mesure d'y réintroduire cette irréductible pluralité dont s'abstrait trop souvent le regard extérieur. Mais, à côté de la généralisation réductrice, se garder de l'atomisation rassurante qui refuserait de déceler, derrière les particularismes locaux, l'essence transnationale du phénomène, seule capable de donner ce minimum d'unité par quoi la force vient aux explications.

Comprendre l'islamisme, c'est encore se souvenir qu'il tire son assise d'hommes et de femmes et non des formules d'un dogme, quand bien même celui-ci serait plus accessible au regard extérieur que les millions d'individus qui s'en réclament. Et qu'aucun de ceux-ci, par-delà la vigueur des revendications (ou des constats) de spécificité, n'est imperméable à son environnement, ni aux lois humaines et sociologiques, dont l'universalité n'est pas remise en cause.

Comme n'importe lequel des courants socio-politiques qui ont jalonné l'histoire de la planète ou tout simplement celle de la Méditerranée, l'islamisme est traversé enfin par des dynamiques internes qui le maintiennent en constante évolution : raison supplémentaire pour refuser les analyses, même bardées des défenses de

l'épistémologie, qui tenteraient, au nom d'un quelconque atavisme, religieux ou autres, de fixer, une fois pour toutes, l'explication.

Réalisé dans le cadre du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) avec le concours de l'Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman (IREMAM) d'Aix-en-Provence, cet ouvrage paraîtra ignorer certaines des clauses de la démarche académique. Les leaders d'opinion islamistes (ou considérés comme tels) interrogés au cours d'entretiens libres entre 1984 à 1988 s'y expriment en effet assez longuement à l'état brut. À la synthèse – reconstruction de leur discours, on a préféré à l'occasion, une fois précisé le cadre de leur décodage, donner à lire l'expression directe des itinéraires et des perceptions. Manière d'éluder le travail de théorisation, diront certains, don irréfléchi de matériaux vierges de toute appropriation par leur créateur, pour d'autres ; mais, qui sait ?, moyen de limiter l'effet réducteur de toute lecture unilatérale. Possibilité donnée aussi au public extra universitaire, que l'on espère ne pas décourager, d'entendre s'exprimer sans médiation l'*homo islamicus* et de vérifier ainsi, pour ceux qui en douteraient encore, qu'il est bien né sur la même planète que nous.

Voyage à l'intérieur plutôt qu'au-dessus du nid de l'islamisme ? Fascination de l'objet ? Ou, pire, complaisance ? Fascination, à l'évidence, pour le politologue autorisé à voir naître une idéologie qui démode partiellement ses sœurs aînées et renouvelle le défi de la maîtrise intellectuelle du champ politique arabo-musulman. Complaisance bien tempérée ? Peut-être, mais seulement pour combattre l'insuffisance d'un regard occidental demeuré tout au long des années 1980 aussi myope à l'intelligence de la gestation islamiste qu'il l'avait été, *mutatis mutandis*, dans les années 1950, devant la montée des nationalismes.

Après avoir, à force d'indépendances, entrepris de disjoindre son avenir politique de celui de l'Occident, exprimé ensuite à coups de nationalisations sa volonté de retrouver plus d'autonomie dans la gestion de ses ressources matérielles, ce sont les territoires idéologiques conquis par le Nord que le Sud a commencé à se réapproprier.

À défaut d'en représenter l'aboutissement, l'islamisme, « troisième étage de la fusée de la décolonisation », manifeste vraisemblablement l'accélération de ce processus de repositionnement du Sud dominé à l'égard du Nord. Dans un

environnement politique peu réceptif à la contestation, il a quelquefois emprunté les voies d'une violence moins légitime que celle des Etats. Ainsi, la rubrique des repoussoirs, laissée vide par la banalisation des ruptures nationalistes, a d'autant plus facilement retrouvé en la personne des « intégristes » une catégorie indispensable à l'imaginaire occidental. La faiblesse conjoncturelle des appareils de connaissance du Sud par le Nord a sans doute accentué ensuite la difficulté de celui-ci à saisir l'exakte portée de cette prise de distance. Les années 1970 ont souligné la peine qu'avait l'Occident à anticiper, sinon à suivre (au triple niveau médiatique, politique et, dans une certaine mesure académique), les mutations de l'environnement arabe et musulman que l'efficacité de sa domination lui avait donné un temps l'illusoire impression de contrôler.

A droite, l'épouvantail islamiste est venu conforter – sur le tiers-monde ou sur l'islam – des certitudes déjà bien ancrées. À gauche, ceux qui avaient en leur temps fait preuve de compréhension à l'égard des ruptures nationalistes sont parfois restés de ce fait convaincus qu' évoluant « du bon côté de l'histoire » ils en connaissaient les seuls acteurs légitimes. Du creuset islamiste pourrait pourtant émerger, une fois dépassé le stade réactionnel, les conditions de l'équilibre socioculturel qui fait depuis tant d'années défaut à des sociétés passées sans transition du long assoupissement de la décadence aux tempêtes de la colonisation. Eh, derrière le pavillon de l'«intégrisme», se tisser la trame d'une synthèse que ni la violence coloniale ni la contre violence nationaliste n'était parvenu – au cours du siècle – à réaliser.

Forte de la réussite de sa politique linguistique coloniale, la France, pour ne parler que d'elle, a laissé s'amenuiser jusqu'à la marginalité les rangs de ses possibles lecteurs des réalités arabes<sup>1</sup>. Trop près de nous, ce Maghreb francophone, vite étiqueté

---

<sup>1</sup> Combien de journalistes accèdent ils directement aujourd'hui à la production écrite de leurs millions de voisins arabes ? Combien d'hommes politiques ? Last but not least, combien d'universitaires ont-il pu, dans le contexte d'une ségrégation disciplinaire dont les limites commencent à peine à être perçues (et à laquelle l'auteur de ces pages n'a pas échappé), concilier l'apport d'une formation linguistique approfondie (langue et histoire longue) avec l'indispensable bagage méthodologique des sciences sociales ? Et rien dans les moyens mis actuellement en place n'annonce de changement significatif de cette situation difficile des études arabes : les Centres français du Caire de Damas reçoivent ainsi chaque année 10 fois plus de demandes de bourses d'études, au demeurant peu coûteuses, qu'ils ne peuvent en satisfaire.

francophile, a parfois masqué l'émergence de l'impertinent successeur qui prétend aujourd'hui, fût-ce partiellement, changer de langage.

Les médiateurs de notre perception du phénomène islamiste – autre obstacle, et non le moindre – sont souvent ceux dont ils menacent ses convictions est, parfois, le statut. Ce qui, paradoxe de l'histoire, ont, pour mieux combattre l'incursion coloniale, adoptée à l'heure des nationalismes une partie de nos références, laïques notamment, et se l'entendent aujourd'hui reprocher par leur propre fils. Ceux encore qui, parce que leur avenir politique est lié peu ou prou à la survie des régimes et des indépendances, ont tendance, en guise d'explication, à occulter consciemment ou non tout ce qui, dans le paysage politique, leur est devenu défavorable.

L'Occident inquiet préfère, il est vrai, s'adresser à ceux dont la voix le rassure. Qu'il est tentant de faire dire par le frère de l'autre tout le mal dont on le croit capable et de jouer comme en d'autres temps la carte rassurante d'une hypothétique troisième force ! Pour comprendre en 1987 l'irruption islamiste sur la scène tunisienne, les médias français ont tendu plus naturellement leur micro à l'ambassadeur de Bourguiba qu'aux porte-parole du mouvement que le monarque devenu tyran tentait d'éradiquer.

C'est trop souvent le prince lui-même l'on a sollicité de nous faire accéder à la logique de ceux qui le menacent (et nous menacent) : « Vous comprendrez que j'ai envie de commencer par le plus urgent pour vous, pour nous, pour tous, bref par l'intégrisme... ! », suggérait il y a peu de temps Jean-Daniel à Hassan II.

A droite, l'épouvantail islamiste est venu conforter – sur le tiers-monde ou sur l'islam – des certitudes déjà bien ancrées. À gauche, ceux qui avaient en leur temps fait preuve de compréhension à l'égard des ruptures nationalistes sont parfois restés de ce fait convaincus qu' évoluant « du bon côté de l'histoire » ils en connaissaient les seuls acteurs légitimes. Du creuset islamiste pourrait pourtant émerger, une fois dépassé le stade réactionnel, les conditions de l'équilibre socioculturel qui fait depuis tant d'années défaut à des sociétés passées sans transition du long assoupissement de la décadence aux tempêtes de la colonisation. Eh, derrière le pavillon de l'«intégrisme», se tisser la trame d'une synthèse que ni la violence coloniale ni la contre violence nationaliste n'était parvenu – au cours du siècle – à réaliser.

François Burgat, Aix-en-Provence, juillet 1988